

par

M. CHASTAING,  
Professeur à la faculté  
des lettres et sciences  
humaines de DIJON

\* \*  
\*

Évoquons l'enfant que je fus. Il jouait, à l'école primaire, avec le langage, comme il jouait avec son "Mécano". Il démontait les phrases qu'il avait l'habitude d'utiliser pour "communiquer" (comme on dit aujourd'hui) avec ses semblables ou avec des adultes, il les remontait, il les transformait. Il transformait, par exemple, "Pierre appelle Paul" et "Paul est appelé par Pierre". Il savait si bien transformer des phrases, selon les règles du jeu de l'ACTIF et du PASSIF, qu'il transformait des phrases remplies de mots imaginaires : "Jean love Jeanne" en "Jeanne est lové par Jean", "Le gendarme nibe un stilleur" en "Un stilleur est nibé par le gendarme"... (2)

Malheureusement, les livres de grammaire devaient ruiner ses jeux avec la voix passive et avec la voix active. Pourquoi ? Parce que ces livres prétendaient donner un sens à la distinction des deux voix. Il affirmaient en effet "Le verbe est à la forme active parce que le sujet fait l'action, le verbe est à la forme passive parce que le sujet subit l'action". L'enfant, sans doute, pouvait jouer encore quelques instants avec ces phrases, il pouvait transformer "Le sujet subit l'action" en "L'action est subie par le sujet". Mais comment aurait-il pu donner à ces phrases le sens que celles-ci auraient dû théoriquement recevoir ? Comment aurait-il pu continuer son jeu ? Essayons d'imaginer sa torture mentale : "Le sujet fait l'action de subir l'action" ou "L'action subit l'action ..."

Sa torture, nous la devinons dans un dialogue que rapporte WILLIAM JAMES et que nous utiliserons comme parabole : "L'adulte : "Suppose que tu me tues. Toi qui me tues, tu es dans la voix active, et moi qui suis tué, je suis dans la voix passive. L'enfant : Mais comment peux-tu parler si tu es mort ?

- L'adulte : Oh ! tu peux supposer que je ne suis pas tout à fait mort.

- L'enfant (le londonain récite) : La voix passive, c'est la voix qu'on a pour parler quand on n'est pas tout à fait mort".

Cette parabole dénonce comme coupable du crime de lèse-enfance, une grammaire traditionnelle qui :

- 1°/ préfère imposer aux gosses une "connaissance théorique" plutôt que de leur inculquer des "habitudes correctes", et qui,

- 2°/ construit cette "connaissance théorique" avec des théories qui ne sont pas grammaticales.

(1) Exposé présenté au cours du stage régional de Besançon (25-26 avril 69)

(2) Nos étudiants en psychologie utilisent des énoncés, construits avec des néologismes semblables, pour sonder les connaissances grammaticales des enfants.



Ces théories expliquent, en effet :

- 3°/ la grammaire (en sortant de la grammaire) par une philosophie d'origine aristotélicienne, cuisinée au Moyen Age par Boece, assaisonnée à toutes les sauces et faisandée depuis quinze siècles. Cette philosophie apparaît :
- 4°/ comme sémantique, puisqu'elle attribue des "significations" aux règles grammaticales au moyen d'idées en général et de concepts logiques en particulier; ces "significations" se traduisent :
- 5°/ dans un langage incompréhensible pour les enfants (et, souvent, pour les adultes) soit parce que ceux-ci ne sont pas des philosophes et ne connaissent donc pas le langage philosophique, soit parce qu'ils connaissent quelques mots utilisés par ce langage, mais qu'ils ne les emploient pas comme ce dernier.

Il ne suffit pas, en effet, de dire - comme quelques linguistes - que le langage philosophico-sémantique des grammairiens est parfois faux et toujours superflu, il faut - en psychologue et en pédagogue - dire que ce langage paraît, aux enfants qui le reçoivent, absurde. On a évoqué cette absurdité par l'exemple initial et par la parabole de JAMES. On voudrait en proposer d'autres illustrations. Afin d'introduire à l'exposé de mon collègue PEYTARD. Afin aussi de servir une autre grammaire. Une grammaire qui n'est pas sémantique et qui ressemble comme une soeur à celle que j'apprends d'abord, il y a cinquante ans, en apprenant à jouer régulièrement avec la "structure" des phrases.

- Première illustration : "Le verbe exprime une action". Remarque sur cette définition ; elle transforme la grammaire en un dictionnaire qui donne le sens des mots et qui fait de tous les verbes des synonymes du mot "action".

Conséquence I - Si le substantif "action" définit le sens des verbes, ce sens n'est pas propre aux verbes. Les substantifs ne sont plus des substantifs, les verbes ne sont plus des verbes. A n'est pas A. Le grammairien parle comme ce Marseillais qui prétendait avoir été tué à Verdun.

Conséquence II - Un bambin classe "travail" parmi les verbe, un autre "bombardement". Ils ont raison, car travailler ou bombarder, c'est agir. Le gosse qui traite le mot "action" comme un verbe est encore plus raisonnable. C'est le professeur de grammaire qui déraisonne.

Conséquence III - Des enfants refusent d'appeler verbe "reposer" ou "dormir". D'autres essaient comment analyser "ça ne vaut rien", et "Il faut accepter".

- Deuxième illustration : le sujet. Nous disons "Le sujet désigne la personne qui fait l'action..." Nos auditeurs posent l'équation : "personne" non chose. Impossible ensuite de leur faire comprendre que des noms de choses puissent jouer le rôle de sujet : eau, pierre, soupe ... Impossible, en outre, de faire comprendre que "Paul" est sujet dans "Paul ne fait rien"...

Nous nous accrochons alors à une autre définition : "Le sujet, c'est ce dont on parle ...." Mais parlons nous de Colomb, de l'Amérique ou d'une découverte quand nous disons "Colomb découvre l'Amérique" ? Pour l'enfant auquel nous demandons "que découvre Colomb" ? et qui répond "Colomb découvre l'Amérique", le sujet c'est l'Amérique. C'est Colomb, si nous demandons "Qui découvre l'Amérique" ? Devenus sujets de conversations ou de monologues, les sujets - prétendus - grammaticaux varient avec ceux-ci. Imaginez tous les sujets possibles de la phrase "Les dix meilleurs élèves de la classe partiront demain pour PARIS", en fonction de questions différentes Que ferons nous demain ? Quand partirons nous ? Qui partira ? Où iront les voyageurs ? ...

- Dernière illustration : l'attribut - Peinte par nos étudiants. Ceux-ci sont parfois capables d'employer des mots très métaphysiques, qui flottent dans leur mémoire, et de dire que l'attribut "traduit une manière d'être" ou "appartient à la substance du sujet," voire de parler d'un rapport d'inhérence" ou d'un rapport "d'identité". Mais, lorsqu'ils doivent désigner, parmi une douzaine de phrases, six phrases qui contiennent un attribut, ils choisissent les phrases au hasard. Ils ne choisiraient ni mieux, ni plus mal s'ils n'avaient jamais reçu d'enseignement grammatical. Ils ne donnent pas de sens; donc, aux définitions qu'ils sont encore capables de préférer.

Pour les réconcilier avec la grammaire, nous leur proposons deux moyens complémentaires d'identifier des substantifs attributs. Premier moyen : comparer des phrases du type "Cet homme surprend - (ou aperçoit, saisit, etc..) - un voleur" avec des phrases du type "Cet homme est - (ou semble, devient etc...) - un voleur". Les premières peuvent être transformées en phrases employées à la voix passive, les secondes ne le peuvent pas ; nous donnerons à "un voleur", dans les premières, le rôle "d'objet", dans les secondes, le rôle "d'attribut". Second moyen : substituer dans les phrases du type "Cet homme est un voleur, un salaud, un cochon..." à l'article et au substantif qui suivent le verbe, des adjectifs à dire, par exemple, "Cet homme est voleur, idiot, ignoble..."; or, les adjectifs remplaçants portent le nom d'"attributs" les substantifs remplacés peuvent donc, eux aussi, être nommés "attributs".

Application à des verbes qui introduisent parfois des compléments d'objet, parfois des attributs, comme mesurer, peser, faire... Nous disons "Cet employé pèse une valise de 100 kilogs" nous pouvons dire "Une valise de 100 kilogs est pesée par cet employé" : le verbe "peser" gouverne un objet. En revanche, quand nous disons "Cet employé pèse 100 kilogs", nous ne pouvons pas mettre le verbe à la voix passive sans modifier ce que nous voulons communiquer, mais nous pouvons remplacer "100 kilogs" par "très lourd" : le verbe : "peser" gouverne un attribut. Nous n'avons pas besoin d'appeler la philosophie à l'aide pour distinguer les deux fonctions du verbe "peser". Nous examinons simplement les structures des phrases où le verbe apparaît.

Nous voici déjà en train d'ébaucher une grammaire structurale.

\*  
\* \*